

«On veut éviter de normaliser la présence d’Israël» : des manifestants propalestiniens perturbent le Tour d’Espagne

François Musseau

Depuis l’étape du 3 septembre à Bilbao, les actions des militants opposés à la participation de l’équipe «Israel Premier-Tech», financée par un proche de Nétanyahou, ont conduit l’organisation de la Vuelta à écourter l’itinéraire de plusieurs courses.

«Quoi qu’il arrive, c’est déjà un succès !» Drapé dans un keffieh et brandissant le drapeau palestinien, Ruben s’est campé face au théâtre Calderon, dans le centre-ville de Valladolid, au nord-ouest de Madrid. Jeudi 11 septembre, c’est l’un des points névralgiques du mouvement s’opposant à la participation de l’équipe Israel Premier-Tech à la Vuelta, le Tour d’Espagne cycliste. Accompagné d’une trentaine d’autres militants de la plateforme «Solidarité avec la Palestine» qui attendent le passage des premiers coureurs, Ruben précise sa pensée. Le succès dont il parle, c’est la course du jour qui a été raccourcie. *«Ce contre-la-montre urbain devait être long de 27 kilomètres. Par peur de nous, les organisateurs l’ont réduit à plus de la moitié. En clair, ils ont dû tenir compte de notre colère et en assumer l’impact sportif. C’est une bonne manière d’être entendu»*, se félicite le militant.

En cette fin de Tour d’Espagne, c’est devenu une habitude. Depuis [l’étape de Bilbao](#), la pression des mouvements propalestiniens a conduit l’organisation à écourter des itinéraires, en plus d’avoir provoqué quelques frousses dans le peloton, et parfois même des chutes, sans gravité. L’objectif des militants : obtenir l’éviction d’Israel Premier-Tech, l’une des 22 équipes engagées dans la course, propriété du magnat canadien Sylvan Adams, ami de Benjamin Nétanyahou qui affiche ses positions sionistes et entend contribuer à restaurer l’image internationale d’Israël. *«A nos yeux, cela revient à vouloir blanchir l’image d’un Etat génocidaire»*, tranche Miren, jeune retraitée déterminée qui anime un des collectifs locaux. Son tee-shirt dit : *«Gaza, un autre holocauste»* et au centre d’un chœur furibond, elle crie : *«Asesinos, asesinos»* – assassins, assassins.

«On veut éviter de normaliser la présence d’Israël»

Il est tout juste 14 heures. Dans le dédale des rues du centre historique, le premier coureur de ce contre-la-montre passe en flèche, suivi d’un motard et de la voiture d’équipe. A ce moment précis, la petite centaine de manifestants à ce carrefour agitent fébrilement les drapeaux palestiniens, et hurlent : *«Vive la Palestine !»* ou *«Israël hors de Gaza !»*. Cela ne dure que quelques secondes, le temps du passage éclair du cycliste. La scène se répète à l’identique pour tous ceux qui passent, pendant quatre heures. Parfois, les cris et les sifflets s’intensifient. *«Grâce à une application, une collègue nous indique le passage imminent d’un des coureurs de l’équipe israélienne. Et alors, là, on y va à fond»*, décrypte Maria-José, venue avec six amis d’un village de la province de Palencia, à une petite heure de voiture de Valladolid.

«On ne peut éviter que certains soient des excités, et cela peut provoquer des incidents, mais pour l’extrême majorité nous n’avons rien contre les coureurs, ils font leur métier, ni n’avons la moindre haine contre les citoyens d’Israël : on veut juste rendre visible notre répulsion

contre une extermination en cours», expose Alberto. Il surenchérit : «Nous on ne connaît rien au cyclisme. On veut juste à tout prix éviter de normaliser la présence d'Israël dans les compétitions internationales. Il fallait le faire contre l'Afrique du Sud à l'époque de l'apartheid. Aujourd'hui c'est contre Israël, c'est un devoir moral. D'ici, c'est le maximum que l'on puisse faire !».

«Les coureurs paient le prix d'un conflit qui les dépasse»

Perturber cette étape dans les rues de Valladolid n'est pas chose facile. Les manifestants se sont positionnés sur une demi-douzaine de lieux, de la place San Pablo, le point de départ, à celle de Zorrita, la ligne d'arrivée. Et, partout, le cordon policier est infranchissable. Pour le piéton, chaque rue à traverser est un *via crucis*. « *Au total, entre gardes civils, policiers municipaux et nationaux, on est environ 1 500* », confie un gradé de la *Policia nacional*. Incessamment, des hélicoptères et des drones zèbrent le ciel bleu de cette fin d'été. Le bruit couvre même les concerts de la fête patronale de San Lorenzo autour de la Plaza Mayor.

«Moi, je suis un grand amateur de cyclisme, et je trouve injuste que les coureurs paient le prix d'un conflit qui les dépasse», se désole Alejandro qui tient un kiosque. Ce Tour a été chamboulé de bout en bout». Le chaos, c'est justement ce que l'organisateur de la Vuelta, Javier Guillén, tente d'éviter : «Tout ce que je souhaite, c'est qu'on arrive dimanche à Madrid, jusqu'au point final». Il refuse de polémiquer sur le bien-fondé d'avoir inscrit l'équipe Israel Premier-Tech à la course, renvoyant la balle à l'UCI, l'Union cycliste internationale. «Avec Israël c'est deux poids, deux mesures, enrage un membre de l'organisation de la Vuelta requérant l'anonymat. Lors de la polémique sur l'Eurovision, le pays a montré toute sa puissance d'influence. En 2022, la Russie avait été évincée après l'invasion de l'Ukraine. Depuis qu'Israël se livre à un nettoyage ethnique à Gaza, elle aurait dû subir le même sort...»

[Cet article est paru dans Libération \(site web\)](#)